LIBRAIRIE

Le Totalitarisme. Origines d'un concept, genèse d'un débat. 1930-1942

Bernard Bruneteau, Paris, Cerf, 2010, 491 p.

Par **Anne Roche,** Université Aix-Marseille

On aborde avec un vif intérêt l'ouvrage de Bernard Bruneteau, qui traite d'une question cruciale du siècle dernier et peut-être encore du nôtre. Une copieuse introduction (p. 9-86), suivie d'une anthologie de textes datant des années 1930 et 1940, fait espérer une mise en perspective historique et scientifique sur un sujet certes polémique. L'auteur promet en effet : « l'heure est en effet venue d'en [du totalitarisme] clarifier les multiples sens, de soumettre la recherche à un bilan global, [...] en s'interrogeant sur ce qui unit ou différencie nazisme et communisme. » La difficulté étant à ses yeux que ce concept reste tabou, comme en témoigne la polémique autour du *Livre noir du communisme* dirigé par Stéphane Courtois ; l'équation entre communisme et nazisme a d'ailleurs deux types de conséquences bien distinctes, d'une part « l'estompage de la différence entre le message, supposé égalitariste et universaliste, du premier, et l'idéologie raciste et particulariste du second », d'autre part la banalisation de la Shoah, « privée de son "unicité" par l'empilement des dizaines de millions de morts du communisme. » Avec pour résultat deux types d'opposition à la notion, fort différentes en elles-mêmes, mais qui se confortent réciproquement.

Ce tabou frappe notamment les travaux d'Ernst Nolte, et Bruneteau rappelle que celui-ci a souligné l'antécédence historique du bolchevisme sur le nazisme, le fait que le nazisme est une « réponse » à la menace bolchevique, et « la présence de nombreux Juifs dans l'appareil soviétique. » À la présentation toute positive de Nolte, s'oppose une déplorable « historiographie néocommuniste et néo-antifasciste » qui rejette le concept de totalitarisme (utiliser ce concept, d'après Zizek, c'est « accepter de penser dans les limites de la démocratie libérale »), insiste sur le caractère pluriel du communisme, et lui oppose aussi la violence « occidentale » de l'impérialisme (Losurdo, Traverso). L'auteur rappelle que la notion de totalitarisme s'est construite à partir de 1934, dans un contexte binaire : fascisme/antifascisme. La sensibilité antifasciste récuse toute comparaison entre fascisme et régime stalinien, et empêche « la compréhension objective tant du stalinisme que du fascisme. » Malgré les informations sur l'URSS connues à l'époque (Souvarine, Citrine, Ciliga, Victor Serge, Istrati, Gide), elle essentialise le « fascisme » et atténue la terreur de masse stalinienne.

Tous les auteurs de l'anthologie établissent une comparaison entre le régime nazi et le régime soviétique, ce qui est légitime, mais pour nombre d'entre eux, cette comparaison aboutit à une équivalence, ce qui demande démonstration. Dans la première partie, « Les origines du totalitarisme », domine l'idée que l'État totalitaire, de type nazi et soviétique, est l'aboutissement du processus de sécularisation commencé à

la Renaissance, menant à un antagonisme entre l'Église et l'État (Leibholz, Hildebrand, Dawson) et poursuivi par la Révolution française (Eagan contre Mathiez, Alfred Coban contre « la vulgate soboulienne », Labrousse) De façon dialectique, Hans Kohn juge que les dictatures fascistes sont l'antithèse de la Révolution française, mais qu'elles en accomplissent certains éléments comme la sécularisation, le nationalisme, la démocratie de masse. La charge la plus nette contre l'héritage des Lumières est sans doute celle de Jacques Maritain : comme le souligne Bruneteau, si pour Arendt, le totalitarisme détruit les conditions de possibilité de la politique, pour Maritain, il révèle au contraire la nature véritable de la politique engendrée par les concepts de souveraineté et de volonté générale consacrés par un Rousseau pré-totalitaire. À quoi s'oppose Julien Benda, qui critique l'idée que « la mère du totalitarisme serait la démocratie », que le totalitarisme serait le respect de la volonté générale, par des contre-exemples empruntés à l'Italie (campagne d'Éthiopie) et à l'Allemagne (la guerre ; il écrit en 1940).

Quant à l'émergence du totalitarisme au XXe siècle, W.H. Chamberlin est l'un des premiers à formuler « l'idée d'un foyer totalitaire bolchevique initial [...] suscitant la réaction des fascistes », idée reprise par J. W. Wheeler-Bennet pour qui Hitler est le fils de la paix de Brest-Litovsk autant que du traité de Versailles, et qui fera fortune avec Ernst Nolte. Le fascisme en Italie, le nazisme en Allemagne, seraient donc une défense contre le communisme anticapitaliste de la Russie.

À partir de la deuxième partie, « L'organisation du pouvoir totalitaire », la convergence entre les pays fascistes et l'URSS va être le thème prédominant, avec des nuances. Pour Boris Mirkine-Guetzévitch, dans les deux types d'État, une « autorité illimitée » est fondée dans un cas sur « la métaphysique de la nation » dans l'autre sur « la métaphysique de la classe », mais le résultat est le même. Même convergence chez Emil von Hofmannstahl entre les conceptions nazies et soviétiques en matière de droit pénal (qui pour Donnedieu de Fabre est aggravée en régime soviétique par la négation du droit individuel), chez Calvin Hoover, Waldemar Gurian, Luigi Sturzo (créateur du terme « État totalitaire »). Deux collaborateurs de *La Critique sociale* de Boris Souvarine critiquent la « parenté entre les méthodes idéologiques du fascisme et celles du régime stalinien » (Gina Bénichou), « les facteurs de rapprochement entre l'URSS et le nazisme » (Pierre Kaan) ; ce dernier répond à Souvarine, pour qui l'unification économique de l'Europe ne pouvait englober la Russie soviétique, que cette unification ne peut pas davantage se faire avec les régimes fascistes.

W. H. Chamberlin, notant la même convergence entre les deux systèmes de pouvoirs, estime néanmoins que « le niveau de la terreur est bien plus élevé en Russie qu'il ne l'est en Allemagne », que les camps soviétiques comptent plus de détenus que les camps de concentration allemands, et que les Juifs en Allemagne ont certes été maltraités, mais moins que les koulaks en Russie (écrit en 1935). La plupart des auteurs considèrent comme négligeables les différences entre les deux systèmes : ainsi pour René Cassin, malgré les différences entre l'Allemagne nazie et l'URSS, il s'agit dans les deux cas d'« États-Léviathan » qui instrumentalisent les êtres humains et divisent la société supranationale en un petit nombre d'Empires autarciques.

Peu d'auteurs envisagent de près les questions d'organisation économique : Bruneteau fait remarquer à juste titre que, si dans les années 1950 l'économie planifiée est l'un des critères du totalitarisme, ce n'était pas le cas dans les années 1930, car les démocraties libérales pratiquaient l'interventionnisme. De même, peu d'entre eux proposent des solutions autres que morales, à l'exception d'un Karl Loewenstein qui développe l'idée d'une protection constitutionnelle contre les extrémismes, ce qui apparaîtra dans la *Loi fondamentale* de RFA.

Plusieurs auteurs tentent néanmoins de différencier les deux systèmes. Hermann Kantorowicz n'entérine pas l'équivalence nazisme-bolchevisme : « en Russie soviétique [...], il s'agit d'une dictature de groupe, celle du parti bolchevique, mais le parti lui-même est régi par des règles démocratiques. Il n'y a pas de *Führer* [...] [Quant aux procès et aux exécutions] il semble même que les exécutions sont faites avec l'assentiment des exécutés. » On ne le suivra pas quand il avance qu'une « déclaration de loyauté inconditionnelle » adressée à Staline passerait pour une trahison (écrit en 1935) ! De même, un auteur de sensibilité chrétienne, Frederick Augustus Voigt, tout en comparant marxisme et national-socialisme comme deux religions séculières, les différencie sur le point capital de leur origine : « La Terreur Brune n'a été en aucune façon une contre-terreur, comme l'avait été dans une certaine mesure la Terreur Rouge à l'origine », ce qui contredit l'argument de Nolte et de ses pareils. Parmi les auteurs qui se réclament du christianisme, on notera que Charles Journet condamne, comme le fit Bernanos, la caution que certains catholiques apportaient au franquisme au nom de la lutte contre le communisme athée et anticlérical. Hans Kelsen, qui pense comme nombre de ses prédécesseurs que la démocratie est responsable de l'apparition des autocraties modernes, croit pourtant que le bolchevisme reste attaché à la démocratie (par le mécanisme des conseils), alors que le fascisme s'y oppose. Raymond Aron, recensant *L'ère des tyrannies* d'Élie Halévy, qui assimilait la tyrannie soviétique aux tyrannies réactionnaires, à la fois admet la similitude, mais souligne aussi les différences sociales, idéologiques, économiques, et surtout le « contraste entre le conservatisme pacifique de l'URSS et l'impérialisme des tyrannies fascistes » ce qui en 1939 et sous la plume d'Aron laisse perplexe.

Au terme de ce survol, qui donnera au moins une idée de la richesse du matériau réuni et de l'engagement de son auteur, un regret. L'anthologie, limitée dans le temps, ne pouvait faire place à des controverses contemporaines ; mais puisque Bruneteau cite élogieusement Nolte, on aurait aimé voir également cités certains des historiens ou philosophes allemands qui se sont opposés à lui, et dont l'autorité est au moins égale, comme Jürgen Habermas ou Heinrich August Winkler.

L'âge totalitaire. Idées reçues sur le totalitarisme

Bernard Bruneteau, Paris, Le Cavalier bleu, 2011, 180 p.

Par **Nancy Berthier,** Université Sorbonne Paris IV

Il peut paraître a priori fort saugrenu de voir figurer le thème du totalitarisme dans la collection *Idées reçues* chez l'éditeur Le Cavalier bleu. En effet, autant il est possible de concevoir que des thèmes traités par les ouvrages précédents, comme l'homéopathie, les gitans, les jumeaux, les lesbiennes ou les nanotechnologies, puissent faire l'objet d'idées reçues, autant le concept de totalitarisme, utilisé pour désigner les régimes politiques qui, de droite ou de gauche, au cours du XXe siècle, ont reposé sur une conception exclusive du pouvoir défendue par des pratiques répressives et « totales », peut sembler à première vue faire l'unanimité. C'est du moins l'impression que donne son utilisation dans le langage courant, dans les médias, mais aussi dans les programmes scolaires du secondaire en histoire contemporaine qui en cautionnent la pertinence comme instrument d'analyse sans la moindre distance critique. Or, si l'on se penche sur les innombrables études publiées sur la question, depuis de nombreuses décennies, produites par des historiens, des politologues, des sociologues, des philosophes, etc., force est de reconnaître que le concept est loin de s'imposer comme une vérité quasiment intangible et qu'il requiert bel et bien une clarification et une mise en perspective. La notion de totalitarisme, pour peu qu'on cherche à la cerner, ne va pas de soi et elle est bel et bien sujette aux idées reçues, elle aussi. Ainsi, l'inscription d'une réflexion sur le totalitarisme dans une perspective critique est non seulement légitime, mais sans nul doute aussi nécessaire.

Dans le cadre de cette collection, Bernard Bruneteau, professeur de science politique à l'Université Rennes I, spécialiste de l'histoire des idées politiques et auteur, entre autres, de plusieurs études antérieures sur le totalitarisme (*Le Totalitarisme. Origines d'un concept, genèse d'un débat, 1930-1942*, Paris, Cerf, 2010 et *Les Totalitarismes*, Paris, Armand Colin, 1999), relève donc le défi, en seulement 180 pages très aérées, de démêler l'écheveau des idées reçues sur un terme qui, apparu dans l'Italie des années 1920 dans le vocabulaire de l'opposition libérale et démocrate-chrétienne au fascisme, a connu un succès fulgurant tout au long du XXe siècle pour désigner, au-delà du fascisme, un ensemble de régimes aux caractéristiques globalement similaires, et au premier chef les régimes de l'Allemagne nazie et de l'Union soviétique. L'objectif est ambitieux : il s'agit à la fois de revenir sur le concept lui-même, mais aussi sur son histoire ainsi que sur l'histoire de ses utilisations successives ou simultanées.

L'ouvrage est organisé en quatre grandes parties, qui, regroupées sous de grands axes thématiques, elles-mêmes structurées en chapitres qui reprennent, sous forme

de questions lapidaires, les principales idées reçues sur le totalitarisme. La première partie s'attache au concept (« Qu'est-ce que le totalitarisme ? »). La seconde examine le concept au regard des trois principaux champs d'application historiques qui lui ont donné corps, le fascisme, le nazisme et le communisme (« Fascisme, nazisme et communisme »). La troisième partie étudie son mode de fonctionnement sous l'angle du pouvoir et de l'idéologie (« Pouvoir, idéologie et société totalitaires »). Enfin, la dernière partie expose les principales polémiques qui ont surgi à propos du totalitarisme (« Le totalitarisme : un objet polémique »).

Le grand intérêt de cet ouvrage tient à la manière dont l'auteur est parvenu à synthétiser une somme impressionnante d'informations dont il ne retient que ce qui lui permet de faire progresser le débat. L'étude est ainsi parfaitement informée, sans pour autant être indigeste. Des encadrés permettant, sur certains points majeurs, d'aller plus loin ponctuent régulièrement le texte (par exemple sur Hanna Arendt et les origines du totalitarisme, p. 28-29). En complément, une bibliographie (p. 175-180) recense, à la fin de l'ouvrage, une sélection d'études, dûment organisée et commentée et dans laquelle l'auteur fait le point, dans une bibliographie sur la question d'emblée qualifiée de « pléthorique », sur les ouvrages articles, œuvres littéraires ou films qui permettent d'avoir une vision d'ensemble informée. Le deuxième point fort de cet opuscule réside dans la « version modérée et ouverte du concept de totalitarisme » (p. 14) que l'auteur parvient à transmettre. Exposant les usages du concept, sa fonctionnalité, mais aussi ses limites, ses dérives, son instrumentalisation politique ou idéologique, il ne cherche pas à imposer une énième définition qui viendrait clore le débat, mais laisse au lecteur le soin de faire « la part des choses » (p. 14). Il s'inscrit ce faisant dans une démarche qu'on retrouve chez maints historiens contemporains, qui conviennent du caractère « globalement opératoire du concept comme instrument d'intelligibilité des systèmes de domination mis en œuvre par le fascisme, le nazisme et le stalinisme (et ses épigones que sont les régimes maoïste et khmer rouge) », sans pour autant en faire « un outil rigide et d'y plier la réalité » (p. 12). Le totalitarisme est bel et bien pluriel, et c'est le grand enseignement qu'on peut tirer de la perspective comparatiste que défend l'auteur. L'ouvrage n'invite ni à le récuser ni à le prendre pour dogme, mais à être conscient de ses enjeux et de toutes les *idées reçues* qu'il véhicule pour un emploi judicieux et informé.

Primo Levi. Le passage d'un témoin

Philippe Mesnard, Paris, Fayard, 2011, 620 p.

Par **Frediano Sessi,** Université de Mantoue

Levi narrateur qui s'impose dans le panorama européen de la littérature ; Levi interprète par excellence d'un des drames les plus sombres de l'humanité ; Levi témoin absolu et lucide de l'Holocauste, Levi chimiste et homme d'industrie ; enfin Levi éditorialiste et lecteur attentif de la société contemporaine. Voici les cinq *pôles* autour desquels se développe la pensée de Philippe Mesnard dans son essai, qui est un des rares textes biographiques et critiques basé sur l'œuvre et les écrits du grand écrivain turinois mort il y a 25 ans, qui ne s'attarde jamais (fût-ce même sous forme de note) à prendre en considération les paroles de contrition ou les bavardages des salons de la bonne société ou de certains biographes qui ont voulu relire toute l'œuvre de Levi à partir justement de son geste ultime et tragique. Ce choix de Philippe Mesnard rejoint celui de certains autres experts européens en la matière (comme Ian Thompson, par exemple) qui au cours de ces dernières années ont constamment mis l'accent sur le poids considérable et le rôle joué par l'écriture de Primo Levi dans la transformation de la fin du XXe siècle : se faisant voix et lumière surgies de l'obscurité du mal absolu, Levi indique, esquisse le chemin d'une littérature qui n'est plus orpheline ou coupée de l'histoire, il transmet son vécu personnel à travers une écriture polyédrique qui choisit tour à tour le registre ou le genre le plus adapté à toucher le cœur et l'esprit des hommes. À la lecture de l'essai de Mesnard, on pourrait dire que Levi possédait une des qualités les plus convoitées par les intellectuels qui ont traversé le XXe siècle et que Hannah Arendt attribue sans hésitation à Walter Benjamin : Levi était un écrivain témoin de la Shoah, mais en même temps il ne se présentait pas comme un rescapé ; il était auteur d'ouvrages de science-fiction et d'histoire, sans être un historien et un écrivain de genre ; il était aussi journaliste et dramaturge, tout en restant distant de ces métiers qui n'ont jamais entamé son sentiment d'être un simple chimiste ; philosophe et moraliste attiré par les comportements humains sans pour autant se sentir ni se déclarer spécialiste en la matière ou porteur de messages adressés à l'humanité ; c'était un écrivain né (il a réussi à traverser avec un style toujours profond et essentiel presque tous les genres d'écriture y compris celui de la poésie) sans jamais songer ni se vanter de faire partie de cette caste fermée et sublime. Sa force résidait précisément en ceci : être un homme parmi les hommes, à tout prix, même quand le fait de conserver son humanité (comme il l'expérimente dans les camps, ou durant les quelques semaines vécues en montagne aux côtés des partisans) devait lui sembler une entreprise quasi impossible. La seule chose que l'on peut regretter en lisant l'ouvrage de Mesnard est de ne pouvoir encore accéder aux documents des archives Levi, de ne pouvoir étudier les manuscrits ou les différentes versions de ses œuvres ; de ne pouvoir enfin, pour

cette raison, restituer aux lecteurs une œuvre qui aujourd'hui s'impose toujours plus comme une étape essentielle de la compréhension de notre XX[e] siècle.

Mais Philippe Mesnard surmonte admirablement cet obstacle, il creuse dans les replis des textes et de l'écriture de Levi, récupère des conversations, des interviews et des écrits peu usités (ou négligés) pour suivre pas à pas le « travail » constructif de l'auteur : des pages illuminantes à cet égard sont par exemple celles où il se met à la recherche de la genèse dans *Les Naufragés et les Rescapés*, en consultant également d'autres auteurs et ouvrages qui reprochent à Levi certaines imprécisions et incompréhensions relatives à l'expérience des camps (comme la critique de Langbein au sujet des *Prominenten* qui ne doivent pas tous être considérés comme des corrompus), et il reconstruit la façon de Levi de revoir les jugements et les concepts pour parvenir à la définition, si importante, du concept de *zone grise*.

Tout en creusant les textes en profondeur, le travail de Mesnard ne perd jamais de vue l'homme, car il n'envisage pas, et ne représente pas une œuvre séparée de son auteur, mais au contraire une œuvre qui s'incarne en l'auteur jusqu'au plus profond de lui-même. Un *corpus* d'oeuvre qui se mesure avec le malaise de Levi, avec sa dépression, avec sa difficulté à concilier son travail, sa famille et sa passion pour l'écriture ; son désir de communiquer avec autrui et son extrême difficulté à se sentir compris et écouté. De l'amour pour la famille à laquelle il tenait tant (à commencer par sa mère et sa femme, sans oublier ses enfants et sa soeur Anna Maria) et ses amis dont la vie représentait à la fois un soutien et une souffrance, à cette sensation constante qu'il éprouvait d'être provisoire : chimiste provisoire, écrivain et témoin provisoire, rescapé provisoire.

Ainsi, pour la première fois, une étude qu'il serait réducteur de définir comme simplement biographique, unit l'homme et sa pensée, dans leur évolution au sein de l'histoire et des faits de la vie. Philippe Mesnard a travaillé sur les documents (les livres, et les milliers de pages d'écrits occasionnels, préfaces, traductions, etc.) sans oublier d'interpeller avec une rigueur d'« anthropologue » les témoins et les amis encore en vie, pour recueillir auprès d' eux des confirmations ou des anecdotes qui l'ont aidé à relire l'œuvre et l'existence de Levi, en accédant également à une vaste documentation photographique, épistolaire ou manuscrite en grande partie inédite.

Sur base des photographies, Mesnard a élaboré quelques années auparavant une exposition et un livre (paru chez l'éditeur italien Marsilio), prouvant combien des sources « bidimensionnelles », telles que des photographies, permettent d'élaborer une histoire précise, faite de rencontres, de paysages, de moments vécus.

Une place centrale dans cet ouvrage revient au travail effectué sur le premier livre de Primo Levi, *Si c'est un homme*, relu à lumière des nombreuses modifications subies au cours des temps : depuis la publication de certains chapitres dans un journal de partis, jusqu'à sa première édition en 1947, suivie par la seconde édition pour la maison d'édition Einaudi d'une version partiellement définitive, pour arriver jusqu' aux adaptations radiophoniques et théâtrales et aux représentations. Lors de chaque

étape, Mesnard relève tour à tour les changements de style, mais aussi de contenu et de représentation de l'univers concentrationnaire. On peut remarquer, comme c'est le cas dans les traductions de Levi (la dernière qui fut source d'un travail important et éprouvant, étant celle de *La nuit des Girondins*) combien la lutte pour la recherche d'un langage capable de représenter la réalité de l'humain, loin de toute obscurité et séduction, est fondamentale ; tout comme la lutte pour résister à la honte du mal ou de la superficialité, ou à la tentation de se laisser tomber dans l'inanité et le vide : un vide qui n'équivaut jamais pour Levi à la volonté de disparaître, car – comme l'écrit Mesnard vers la fin de son essai – Levi témoigne d'un sens aigu de la survie.

Les dernières pages, placées sous le signe de « La chute » nous restituent un homme dans lequel le passé et le présent se confondent : « L'homme qui a souffert cette expérience [il se réfère ici au Camp d'extermination, à Auschwitz] garde – avec toute l'ambiguïté de ce verbe au double sens – inscrite en lui la trace de cette dégradation de l'homme dont généralement on ne fait l'expérience qu'une fois très âgé » (p. 594). Le survivant, poursuit Mesnard, n'a pas seulement traversé un monde de morts vivants dont il est sorti, mais il a aussi éprouvé, de façon condensée et insolite, la fin physique de l'être humain, la dégradation de son corps, le vieillissement et la régression. Il a vu devant lui sa propre fin, avant même que le temps ne l'accompagne graduellement à la chute. Et, au-delà et au-dessus de tout projet de vie, tel un musulman racheté, incapable de réagir, il a fait son choix. Le choix de la chute, précisément : le vide qui l'a poursuivi depuis le moment de son arrestation à Aoste, de sa déportation à Fossoli, de son long voyage à Auschwitz en compagnie de sa bien-aimée Vanda, de son retour à Turin et de ses nombreux voyages d'écrivain (le dernier grand voyage étant celui aux États-Unis que Mesnard raconte et relit). Un abandon du monde qui ne se pose pas contre la vie et le monde, mais semble plutôt trahir le fait d'avoir cédé au vide, comme il l'avait fait si souvent à Auschwitz. Une descente vers le bas pour remonter ensuite, encore une fois, et vivre en homme la tragédie d'être un homme. L'essai de Philippe Mesnard comporte également un chapitre important consacré à la critique de l'oeuvre de Primo Levi, qui montre clairement la forme polyédrique et la force propositive des différentes « faces » de Levi, souvent perçues comme une continuité sans ruptures par le lecteur ou le critique inattentifs.

Enfin, il est utile de noter que l'approche linguistique de Mesnard, en sa qualité de critique littéraire et sémiotique, ne s'écarte jamais de l'approche historique (la vie et l'oeuvre de Levi sont toujours insérées dans le contexte historique traversé) ni de l'approche anthropologique, avec une attention particulière aux formes de la mémoire des camps exprimée par d'autres témoins.

À tous ceux qui se sont penchés, en spécialistes ou en chercheurs, sur l'oeuvre et la vie de Primo Levi, ce travail de Philippe Mesnard fournira un éclairage puissant qui leur permettra de voir l'unité et l'intégralité d'une oeuvre ouverte au futur et au « passage du témoin » dont il est question dans le sous-titre de l'essai.

Traduction de l'italien par Katarina Cavanna

Primo Levi. Le passage d'un témoin

Philippe Mesnard, Paris, Fayard, 2011, 620 p.

Levi

Enrico Mattioda, Roma, Salerno, 2011, 236 p.

Par **Albert Mingelgrün,** Président de la Fondation de la Mémoire Contemporaine

C'est le sous-titre que Philippe Mesnard a retenu pour sa biographie de Primo Levi qui en constitue le révélateur essentiel. *Le passage d'un témoin* me paraît en effet désigner, d'une part, le retour et les déplacements proprement dits de Primo Levi parmi ses contemporains auxquels il va donner à lire et confier son témoignage de première main et d'autre part, le problème posé peu à peu, au fil du temps, par les formes et la transmission du témoignage en question. Le processus testimonial s'enclenche en janvier 1945 avec l'arrivée libératrice des troupes soviétiques à Auschwitz et la demande formulée par leurs responsables d'un rapport d'expertise du camp afin de faire connaître au monde la réalité concentrationnaire. C'est avec un ami médecin, Leonardo de Benedetti, rescapé comme lui, que Primo Levi va rédiger ce texte dont on perçoit l'importance significative et fonctionnelle pour les écrits suivants qui tous renverront, chaque fois sous un angle déterminé, à l'horreur initiale présentée ici objectivement, comme l'implique sa dénomination *Rapport sur l'organisation hygiénico-sanitaire du camp de concentration de Monowitz pour Juifs (Auschwitz, Haute Silésie)*. À partir de ces préliminaires, qui jouent un rôle légitimant en quelque sorte, le passage à la littérarité devient possible. On peut noter ainsi que c'est un poème qui introduit *Si c'est un homme*, texte dont la rédaction commence dans l'immédiat du retour et incorpore dans son développement des références symboliques à Homère et à Dante. S'observeront plus tard, en 1958, dans le cadre d'une réédition, des reconstructions d'épisodes que l'auteur veut rendre à la fois plus démonstratifs et plus expressifs par la mise au point d'un style spécifique et d'une écriture susceptibles d'universaliser une expérience particulière en la dotant d'une mémoire et en la pérennisant comme point de repère fiable.

En 1963, le roman *La trêve*, qui raconte aventures et avatars de survivants regagnant leur pays consacre Primo Levi en figure de témoin, laquelle se trouve confirmée par le biais d'adaptations scéniques de *Si c'est un homme* tandis que les nouvelles de recueils tels *Histoires naturelles* (1966) et *Vice de forme* (1971) manifestent un ancrage littéraire et scientifique compensatoires. En 1974, un documentaire télévisé souligne son double statut de témoin et de survivant auquel se trouvent associés des compagnons de l'époque. C'est sur ce même passé qu'il revient avec *Le système périodique* (1975) mais cette fois via le mode de l'écriture narrative. Ainsi qu'il le déclare en effet : « (...) je n'ai pas cessé d'être un ancien déporté, un témoin : je suis cela profondément. Mais

je ne veux pas être que cela, ce qui signifierait en quelque sorte une mise en boîte, une clôture » (cité par Philippe Mesnard p. 369). Dans cette perspective et à travers l'exploitation de thèmes divers : tantôt la sortie du désordre abordée dans *Le système périodique* conformément au tableau de Mendeleiev tantôt, trois ans plus tard, la valorisation du travail traitée dans *La clé à molette* qui illustre le refus d'opposer vérité et fiction et montre que raconter consiste à remettre le monde sur ses rails et à le faire savoir, en fonction du principe de communication toujours revendiqué. Exigence cruciale dans la mesure où ces années voient l'expansion des thèses négationnistes, ce qui conduit Levi à intervenir, entre autres, par le biais d'articles dans *La Stampa*, s'élevant en particulier contre la remise en cause du transmis mémoriel. C'est pourquoi encore il renoue avec la culture yiddish, ce retour favorisant par ailleurs la conception et l'écriture des nouvelles de *Lilith et autres récits* (1981) ainsi que du roman *Maintenant ou jamais* (1982). En ce qui concerne ce dernier, le contraste est vif entre l'épopée qu'il raconte, des survivants de la Shoah tentant de gagner la Palestine, et la situation que présente par ailleurs l'Israël contemporain, ce qui (re)posera à Levi la question oppressante du sionisme. Un des apports majeurs de l'ouvrage ici présenté réside dans l'examen détaillé qu'il propose de la *zone grise* dans la pensée de Levi. C'est la vision du film de Gillo Pontecorvo, *Kapo*, en 1959 qui le confronte plus violemment que jamais – et alors que vient d'intervenir la réédition de *Si c'est un homme* – à la problématique de la collaboration entre la victime et le tortionnaire. Elle ne l'abandonnera plus et connaîtra son plus haut degré d'intensité dans un chapitre des *Naufragés et Rescapés* en 1986 – un an avant son suicide – où il insiste fortement sur le fait qu'en dépit de l'ambivalence concentrationnaire, manifestée par exemple à travers les Kapos et les Sonderkommandos, les humains en présence ne devraient pas être *interchangeables.* Il n'empêche que le partage entre les *monstres* et les survivants *innocents* ne va pas de soi… Cette présentation du parcours de Levi inclut aussi la prise en compte des relations parfois compliquées et délicates de l'auteur avec d'autres protagonistes de la déportation comme Hermann Langbein ou Jean Améry ou encore avec les Allemands des générations ultérieures devenus ses contemporains. *Splendeurs et misères* du témoin, ces appellations balzaciennes pourraient sans aucun doute convenir au Primo Levi scrupuleusement et précisément mis en scène par Philippe Mesnard…

L'étude que consacre Enrico Mattioda à notre auteur met l'accent sur la coexistence progressive qui s'établit chez lui entre le chimiste professionnel et l'écrivain lorsque la décision est prise de faire part de la terrible expérience d'Auschwitz, se plaçant à partir de là sous le signe de la *retroazione : chimico e scrittore* (p. 22). S'enchaînent alors les publications, scandant un cheminement de quarante années, depuis *Si c'est un homme* (1947) jusqu'aux *Naufragés et Rescapés* (1986) que l'essayiste examine dans cette perspective unitaire. On constate ainsi que *Si c'est un homme* use du regard de l'éthologue pour parler du vécu du prisonnier, à la différence, par exemple, de la démarche d'un Robert Antelme ou d'un David Rousset plus sensibles à la répartition et à la hiérarchisation des pouvoirs dans le Lager. À quelques années d'intervalle, 1963-1966, *La trêve* et *Histoires naturelles* illustrent la cohabitation en lui de ces deux

orientations, littéraire et scientifique qui le transforment en véritable *centaure* intellectuel. Poursuivant dans cette voie, *Le système périodique* (1975), qualifié par ailleurs de *Bildungsroman*, présente vingt et un micro-récits associés à autant de corps chimiques, de l'*argon* au *carbone* en passant par le *chrome*, autant d'étapes de son destin liées à tel ou tel épisode de sa vie, mélange subtil de chimie et d'autobiographie. Un même équilibre prévaut dans *La clé à molette* (1978) qui voit se dérouler la rencontre entre Liberto Faussone, le travailleur de charpentes métalliques et notre auteur le chimiste. *Lilith et autres récits* (1981) mêle des textes liés à Auschwitz comme *Lilith* elle-même, figure de détenue qui renvoie à la première femme d'Adam ou qui se rapportent à la science-fiction comme ces *Gladiateurs* aux prises avec des automobiles…

En 1984, dans le cadre d'une démarche à la fois technique et symbolique, Levi achète un calculateur électronique muni d'un programme de vidéo-écriture, ce qui l'amène à publier un article intitulé *Personal Golem* dans *La Stampa* et à poser la question d'un accord possible entre la poésie et le computer. C'est parmi ces *sconfinamenti* (p. 158), ces « franchissements de frontière » et donc dans un autre registre qu'Enrico Mattioda rappelle le Levi traducteur, singulièrement, en 1975-1976, celui de *La nuit des Girondins* de l'auteur hollandais Jacques Presser et qui traite littéralement des « Juifs SS ». Apparaît maintenant un livre qui recueille l'ensemble de l'œuvre poétique, À *une heure incertaine*, dont les textes s'échelonnent de 1943 à 1987. Leurs lignes inspiratrices rapprochent une fois de plus les thématiques liées à la science et au mal. Sont cités et commentés dans cette optique *Les étoiles noires* et *Autobiographie* ou encore *Pour Adolf Eichmann* et *Le survivant*, ce dernier poème tentant aussi à sa manière d'édulcorer la honte dudit personnage. 1986 voit paraître des *Contes et réflexions* mêlant à nouveau diverses tonalités d'expression reflétées dans *Auschwitz, une petite ville tranquille* ou *L'homme qui vole*. La même année, Primo Levi publie *Les Naufragés et les Rescapés*, livre par le biais duquel il revient, on le sait, sur la question des rapports entre bourreaux et victimes vécus moins à sens unique qu'en union plus ou moins étroite et montrant les dernières dépendantes de l'action des premiers. On retrouve ici la *zone grise* et, parmi d'autres, la figure emblématique de Chaim Rumkowski, le Président du Conseil juif du ghetto de Lodz. C'est donc un fil de lecture très pertinent et cohérent que propose de suivre Mattioda lorsqu'il met en évidence la conjonction de termes à la fois reflets du monde et de l'âme humaine et relevant d'une double inspiration, scientifique et littéraire…

L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XXe siècle

Enzo Traverso, Paris, La découverte, 2011, 299 p.

Par **Frediano Sessi,** Université de Mantoue

Cet ouvrage réunit des essais, déjà publiés de différentes façons (oeuvres collectives, revues, etc.), que l'auteur a voulu situer dans une perspective qui traverse le XXe siècle comme l'ère de la violence, des guerres totales, du fascisme/nazisme, des totalitarismes et de l'échec des utopies de la libération fondées sur le communisme. Un siècle bref, explique Traverso en reprenant l'expression de Hobsbawn, qui s'est arrêté en 1989 avec la chute du mur de Berlin. Fait réel et symbolique de portée internationale qui a marqué une rupture (ou le sentiment d'une rupture) poussant les historiens à remettre en cause les anciens paradigmes d'interprétation de l'histoire.

Avec la disparition du bipolarisme (provoqué par la longue « guerre froide ») est née une nouvelle conception d'histoire globale qui a provincialisé l'Occident et rendu du relief à une lecture des événements et de l'histoire extraeuropéens. Traverso écrit : « l'histoire globale provincialise inévitablement l'Europe » qui a joui d'un intérêt dominant pour son histoire à partir de la Première Guerre mondiale jusqu'à la réévaluation et la réécriture de l'extermination des Juifs.

Les questions abordées dans les différents chapitres (la fin de siècle, le XXe siècle d'Eric Hobsbawn, la figure et l'oeuvre de Furet et Arno Mayer, le concept de fascisme chez George L. Mosse, le rapport entre Martin Broszat et Saul Friedländer dans l'interprétation de la violence nazie et de l'extermination des Juifs, la méthode comparative dans la lecture de la Shoah, etc.) témoignent toutes d'une écriture extrêmement lucide et documentée, typique de la démarche de l'auteur dans ses essais. Le lecteur a cependant un peu de difficulté à retrouver l'unité annoncée dans l'introduction et reprise en conclusion sous le signe de la mélancolie pour un passé, écrit l'auteur, « qui nous apparaît aujourd'hui comme une ère de cataclysmes dominée par la figure des victimes. » (p. 288).

Ailleurs, Traverso a contesté l'apparition de la victime, laquelle, placée au premier plan hors de tout contexte historique, risque d'embrouiller les faits et les régimes sans distinction (de sorte que les victimes du communisme et les victimes du nazisme seraient sur le même plan que les victimes d'une quelconque tragédie historique), avec le résultat que « le capitalisme et le libéralisme semblent redevenus le destin inéluctable de l'humanité » (in *Le passé mode d'emploi*, La Fabrique, 2005).

La mémoire du Goulag, poursuit Traverso, a effacé celle des révolutions (communistes), la mémoire de la Shoah a remplacé celle de l'antifascisme et la

mémoire de l'esclavage a éclipsé celle de l'anticolonialisme, tout se passe comme si le souvenir des victimes ne pouvait coexister avec celui de leurs combats, de leurs conquêtes, de leurs défaites. (p. 265)

Mélancolie de l'historien ou conscience lucide d'une époque qui change jusqu'aux instruments et paradigmes d'interprétation de la réalité du passé ? Quelle que soit notre réponse, c'est un livre à lire et comme c'est souvent le cas avec les livres de Traverso, à méditer même quand ses considérations engendrent dépaysement et désaccord. Il est en effet indubitable que le monde est en train de changer rapidement et que même ceux qui le transcrivent et l'interprètent (l'historien ou le sociologue par exemple) ont besoin de nouveaux instruments conceptuels.

L'Inspecteur Pierre Bonny. Le policier déchu de la « Gestapo française » du 93, rue Lauriston

Guy Penaud, Paris, L'Harmattan, Coll. Mémoires du XXe siècle, 2011, 260 p.

By **Sash Lewis**

Guy Penaud seems particularly well qualified to write the biography of Pierre Bonny. He had a distinguished career in the French police, for which he was awarded the *Légion d'honneur*. He has also published books on the activities of the SS in occupied France and the Resistance, as well as an account of the Seznec case, in which Bonny was involved. His book is carefully researched and documented, with a detailed bibliography, but it may leave the reader with a certain dissatisfaction. It contains detailed information on Bonny's life and career and gives some explanation of how he became a traitor and common criminal, but the man himself remains elusive ; at times the book reads more like a police report than a fully-fledged biography. This is probably because « personal information » on Bonny is scarce, coming mainly from a biography written by his son[1] which apparently tends towards exculpation, not to say hagiography.

« Gestapo française » is something of a misnomer. Henri Lafont's organization, which Bonny joined in 1942, was originally established by the Abwehr to purchase supplies for the Germans, i.e. food, clothing, luxury goods and furniture, and it was subordinate to the German Ministry of Economic Affairs. However, its nominal chief was an Abwehr officer, Hermann Brandl, and so were its major purchasers, and it was

(1) Jacques Bonny, *Mon père l'inspecteur Bonny,* Paris, Robert Laffont, 1975.

intended from the outset to provide the Germans with information. Brandl disliked having contacts with criminals (!), so he left his subordinate Wilhelm Radecke to deal directly with Lafont and his men. Lafont himself was a professional criminal who was awaiting deportation to French Guyana when the Germans invaded France – he owed his recruitment to a meeting with some Abwehr agents while in prison. Naturally, he recruited his « staff » in the underworld.

Pierre Bonny is sometimes presented as a « super-cop », almost a real-life Maigret, who had played a major part in solving many of France's major criminal cases between the wars – Seznec, the Stavisky frauds, the Prince affair and a number of half-forgotten political scandals. Penaud shows by means of careful documentation that in fact his role in many of these cases was relatively unimportant. He apparently did help to solve the Seznec case, though of course that subsequently added to his ignominy, as he was accused by the Seznec family and a large number of writers on the case of falsifying evidence. Penaud exculpates him of this charge (and in the process demolishes, for this reader at least, the idea that Seznec was unjustly convicted). For the rest, much of Bonny's police career seems to have consisted in helping to protect various political notables from the risk of scandal. He undoubtedly owed some of his fame to his good relations with the press ; many crime reporters were happy to record his ideas and opinions on a *fait divers*, even when they were subsequently shown to be wrong.

Bonny also had close relations during his police career with leading underworld figures, notably from the Marseille mafia. Of course France's first great policeman, Vidocq, was a former master criminal, and all police are obviously required to associate closely with criminals in order to do their jobs successfully. Bonny's association went further, however. For example, he was not above accepting bribes. He also managed to make himself a number of enemies among his colleagues. As a result he was suspended twice, before being finally dismissed from the police in 1935. An attempt to pre-empt his inevitable dismissal by voluntarily resigning was unsuccessful. Thus Bonny was no longer a policeman when the Nazis occupied France. Between 1935 and 1942 he seems to have subsisted by writing articles for the newspapers and doing some private detective work. He may also have dabbled in minor criminal activities. He never seems to have lost hope of being one day reinstated in the police.

Bonny was nevertheless in some ways a surprising recruit for the Nazis. He seems not to have been particularly anti-Semitic ; as a policeman he had been willing (for a consideration) to help a foreign Jew who wanted to prolong his residence in France. He was also allegedly an active Freemason, and according to Robert Brasillach he was in relations with Lucien Sampaix, a communist journalist and secretary-general of *L'Humanité,* shot by the Nazis in 1941. These dubious connections or his generally doubtful reputation may have been why the Nazis refused Radecke's proposal to accept him as an Abwehr agent. Radecke then suggested he should join Lafont's band. By 1942 the « French Gestapo » was actively tracking Jews, resistants and other « enemies of

the Reich », particularly if they were rich. But the band's members lacked any sense of organization. Bonny was an excellent organizer and administrator, whose police career had taught him how to draw up reports and statements and plan an « operation », and Lafont therefore welcomed him. Bonny apparently had no objections to joining a gang of criminals. He may have seen it in part as a way of revenge for his dismissal.

Once installed in the rue Lauriston, Bonny seems to have abandoned whatever scruples he may once have had. He subsequently said that he viewed his « Gestapo » period as a bout of madness, but no doubt he welcomed the security and power of his position. He attempted at his trial to depict his role as purely administrative, but there is ample evidence that he not only actively pursued resistants and other « enemies of the Reich » with enthusiasm, but took part in torture sessions. His most notable achievement, which was purely accidental, was the capture of Geneviève de Gaulle, the General's niece and an active Resistance worker. This probably told heavily against him at his trial, particularly as she was lucky to survive her ordeal, which included a period at Ravensbrück. It also emerged clearly at his trial that Bonny took orders from *Standartenführer* Knochen, the head of the SIPO-SD in occupied France, whose remit also included Belgium. Indeed, Bonny acquired an SS rank himself (*Obersturmführer*) as an officer directing the « North African Brigade ». This unit of North Africans, many with criminal records, was originally established with a view to action in Tunisia, but it was eventually deployed in the Corrèze region to fight the Resistance. In fact, as an account by the Prefect of Trouillé shows, it behaved more like an invading army, committing all kinds of violence against the local inhabitants, whether or not they had the slightest connection with the Resistance. Bonny's role during this « invasion » was to carry out interrogations. These events took place in spring and early summer 1944, just before the Allied invasion.

Bonny probably also played a part in the mysterious disappearances of some members of the Lafont gang. He may have been assisted in disposing of them by the infamous serial killer Marcel Petiot, who claimed at his trial to have been a distinguished Resistance leader, responsible for the deaths of 63 traitors. By the time Petiot was tried in 1946 Bonny was dead, and Petiot's relations with the « Gestapo française » remain obscure. (The « real » Gestapo took him seriously as a Resistance leader, to the point of arresting and torturing him – he held out until his release and won the admiration of the genuine resistants imprisoned with him). A number of Petiot's victims were German Jews – according to him they were German agents, which may have been true in one or two cases, but certainly not the majority. They were rich enough to be able to pay to escape from France, though. But Penaud's book contains no evidence that Bonny was involved in or aware of these activities, or indeed that he played any special part at all in hunting Jews as a member of the « French Gestapo ».

Perhaps surprisingly, Penaud's account of Bonny's trial and execution in 1944 is very short, shorter than his chapter on Petiot. According to Bonny himself in a

letter to his wife, he was not questioned in detail before being tried. He and ten other members of the « Bonny-Lafont » gang were tried between December 1 and 12, 1944. The chief judge was assisted by four judges/jury members chosen for their membership of the Resistance. This does not sound exactly like an impartial court, but impartiality must have been difficult to find in those times. Among the specific charges in the indictment were the executions of three Resistance leaders whose capture was attributed to Bonny, and the « invasion » of the Corrèze region. Penaud does not mention any other specific charges concerning him, but he was undoubtedly guilty of belonging to what Belgian law calls an *association de malfaiteurs*, and for the court the fact that he had been under German orders was sufficient to condemn him. He and nine other members of the « Bonny-Lafont » gang were executed by firing squad on December 27, 1944.

It seems unlikely that Bonny supported the Nazi ideology in any way. He said himself that his downfall was largely due to the times he lived in. He joined the Lafont gang for reasons of expediency ; he would probably have been just as willing to work against them under a different regime. This is reminiscent of certain German professional policemen who sank to depths of criminality under the Nazi regime. The names of « Gestapo » Müller (not even a member of the Nazi Party) and Artur Nebe spring to mind, as well as those of lower-ranking policemen such as Christian Wirth and Franz Stangl. The dividing line between a « super-cop » and a « super-crook » can be very thin. It is perhaps a pity that Penaud does not reflect further on the role of the French police during the Occupation, but this is a subject which many historians of the period have preferred to avoid. Indeed, the whole question of relations between the Nazis and national police forces in the occupied countries is particularly delicate. It would merit more than one detailed study, and such studies might also throw some light on how our present police are recruited, their role in our societies and how they do their work.

Lumières des astres éteints. La psychanalyse face aux camps

Gérard Haddad, Paris, Grasset, 2011, 296 p.

Par **Michel Enaudeau,** journaliste

« Leur savoir [celui des psychanalystes] a été construit et mis à l'épreuve “au-dehors”, dans le monde que, pour simplifier, nous appelions “civilisé”… Leurs interprétations, même celles de ceux qui, tel Bruno Bettelheim, ont traversé l'épreuve

du Lager, me paraissent approximatives et simplifiées[2]. » Jusqu'au milieu des années 1960, la communauté des analystes n'a pas été plus attentive que le commun de la société française à l'égard des camps organisés pour l'extermination et la mort, principalement et en priorité des Juifs. L'ouvrage de Gérard Haddad atteste le changement d'attitude du milieu analytique à l'égard de la déportation, changement qu'il porte, comme Anne-Lise Stern[3], au crédit de Jacques Lacan.

Au cours de sa pratique d'analyste à l'hôpital de Beer Sheva, en Israël, de 1980 à 1983, puis à Paris, dans son cabinet, Gérard Haddad comprend, dans la relation de face à face ou derrière le divan sur lequel s'installe le patient, que certains, parmi les adultes qu'il écoute, ont été des enfants déportés. D'autres, de jeunes adultes déportés ; d'autres encore sont des enfants de déportés. Leur parole vivante rapporte la souffrance qui perce dans les détours et linéaments des séances. Elle n'a pas d'égal. Même les magnifiques témoignages qui font de leurs auteurs (Robert Antelme, Primo Levi) des écrivains demeurent au dehors de la parole qu'écoute l'analyste. Cette parole confie la culpabilité d'avoir survécu, elle avoue la honte d'avoir été déporté.

Le psychanalyste n'a pas ici pour dessein la construction de « cas », mais prête l'oreille à des hommes et des femmes. Il trouve là le point d'ancrage de son projet d'« une nouvelle clinique » et d'« une nouvelle métapsychologie[4]». On se souvient que par « métapsychologie », Freud avance avec hardiesse l'hypothèse des pulsions et désigne ses travaux de nature « à clarifier et à approfondir les hypothèses théoriques sur lesquelles un système psychanalytique pourrait être fondé[5]. » En psychanalyse, comme dans la pensée, il y a, comme l'a écrit Adorno, un « après Auschwitz ». Freud pense avant les camps, Lacan et Gérard Haddad, après. C'est dans cet esprit qu'il mentionne les recherches de quelques psychiatres (K. Hermann, Léo Eitinger) pionniers dans le domaine d'une clinique qui, au sortir de la guerre, prend en charge les traumatismes de la déportation.

Contrairement à ce que permet de croire le sous-titre du livre, il ne s'agit pas de considérer la particularité de tel ou tel lieu de déportation. Doter d'une majuscule le mot « camp » et l'écrire au singulier confèrent un tout autre ordre et une tout autre fonction à ce signifiant. Ni espace délimité, ni territoire clôturé, le Camp s'avère un lieu psychique néanmoins marqué par les particularités propres à chaque lieu concentrationnaire. Avec et à la suite de Lacan, le Camp désigne « *le réel* de notre temps[6] ». Le « Camp » est une entité clinique.

---

(2) Primo Levi, *Les Naufragés et les Rescapés,* traduction André Maugé, Paris, collection « Arcades », Gallimard, 1989, p. 83.

(3) Anne-Lise Stern, *Le savoir-déporté,* Paris, collection « La librairie du XXIe siècle », Seuil, 2004.

(4) Gérard Haddad, *Lumières des astres éteints. La psychanalyse face aux camps,* Paris, Grasset, 2011, p.117.

(5) Sigmund Freud, *Métapsychologie,* traduction Jean Laplanche et Jean-Bernard Pontalis, [1986], Paris, collection « Folio essais », Gallimard, 1990, p.123.

(6) Gérard Haddad, *Lumières des astres éteints. La psychanalyse face aux camps, op. cit.,* p. 46, p. 200.

Les associations, les rêves, les récits requièrent un type d'écoute qui manque au médecin, au psychologue. Des enfants déportés, le camp fait des enfants sauvages, des enfants psychotiques. La déportation dévaste chez eux l'activité symbolique. D'une génération à l'autre, la déportation migre. Des grands-parents aux petits-enfants, elle poursuit, selon la métaphore du rayonnement nucléaire chère au psychanalyste, sa silencieuse puissance de destruction. L'écoute analytique des déportés, de leurs descendants conduit à formuler le concept de « mémoire feuilletée » qu'induisent l'emmêlement et les contradictions des propos des analysés. Le feuilletage rend compte de la modalité particulière du souvenir et de l'oubli. Fort de son expérience de praticien soutenue de références littéraires (*Le Choix de Sophie* de William Styron, *La Disparition*, *W ou le Souvenir d'enfance* de Georges Perec), le psychanalyste appelle feuilletage l'éclatement du moi sous l'effet du traumatisme. C'est d'ailleurs à partir de ce point que Haddad distingue le « musulman » du « rescapé ». Le rescapé parvient à surmonter l'éclatement de son moi tandis que le « musulman » n'y réussit pas. Le camp et la déportation abîment la différence hommes/femmes, bouleversent l'image du corps, confisquent la parole du « rescapé » tant le camp ne peut être à rien rapporté.

Retiré des institutions psychanalytiques d'obédience lacanienne, Gérard Haddad conserve la constellation théorique et conceptuelle de Jacques Lacan. Le camp forclot le Nom-du-Père, et « avait pour projet la destruction du signifiant paternel, rempart contre le totalitarisme[7]. » Le mot projet surprend. N'est-ce pas faire trop d'honneur à la « pensée » nazie que de lui reconnaître, en termes analytiques, une intelligence psychique aussi fine et avisée que redoutable, dans son entreprise d'anéantissement et de mort ?

En tenant compte des dernières années d'enseignement de Lacan (« un monde qui aurait rejeté le signifiant paternel est un monde qui se dirige à grande vitesse vers les archipels des *Lager*[8] »), Gérard Haddad lie le clinique et le politique. La dernière partie de son livre, « Le Camp et l'État d'Israël », souligne ce versant de sa réflexion. Il rappelle l'accueil mauvais, parfois indigne, que reçurent les survivants à leur arrivée en Israël. Il aura fallu selon lui le procès d'Eichmann, en 1961, pour que l'opinion israélienne prenne vraiment la mesure de la déportation et des camps. D'autres années passeront avant que le génocide n'intègre la mémoire du nouvel État. La radioactivité nucléaire du Camp, selon la métaphore aimée de l'auteur, infiltre notre compréhension (ou notre incompréhension) de l'État d'Israël. Au-delà des relations interpersonnelles à l'intérieur même du pays, le Camp, selon Haddad, innerve celles d'Israël avec les autres États, sans parler de ses rapports avec les Palestiniens. Sans complaisance avec l'État juif, l'auteur pense que la vie publique et politique d'Israël et celle du monde endurent toujours le Camp.

Il est dommage que ce livre d'une lecture aisée tienne insuffisamment les promesses théoriques d'envergure annoncées et désignées à plusieurs reprises comme

(7) *Ibid.*, p. 143.

(8) *Ibid.*, p. 146.

étant sa raison d'être. On plaidera qu'il n'est pas destiné aux analystes de métier, à ceux d'entre eux qui réévaluent, remanient clinique et métapsychologie freudiennes. Mais par la parole témoignante de ses patients, le psychanalyste donne voix vivante à cet « incommensurable » qu'est le Camp. Dans sa postface, le peintre François Rouan, ami de l'auteur, relève que bien des travaux d'artistes contemporains (Raynaud, Serra,...), en apparence si éloignés du Camp, en portent plastiquement, graphiquement, sculpturalement la sobre marque. Le Camp demeure à l'œuvre.

Histoire de l'armée allemande : 1939-1945

Phillipe Masson, Paris, Perrin, Coll. Tempus, n° 318, 2010 [1999], 659 p.

Par **Leonore Bazinek,** Université de Rouen

Philippe Masson (1928-2005), reconnaissant l'importance de la *Wehrmacht* allemande pour « la révolution militaire de la seconde moitié du XXe siècle », se propose avec ce livre de « combler une lacune[1]», l'histoire de cette armée singulière étant méconnue. Il exécute cette tâche avec brio. Force est de rajouter que son livre transmet subrepticement sa sympathie pour l'œuvre hitlérienne. La structure est claire – tout en introduisant une systématique, il décrit le déroulement chronologique de cette guerre absolue[2] 1939-1945. Le premier chapitre retrace la transition entre la *Reichswehr* et la *Wehrmacht*[3] dès 1918 : « Sont éliminés les ressortissants des grands centres industriels et les Israélites[4]. » Il enchaîne avec *La mise au pas*[5] stipulée par un décret du 16 mars 1935 : « Le commandant suprême de la Wehrmacht est le Führer et chancelier du Reich. Sous la haute autorité du Führer, le ministre de la Guerre du Reich commande la Wehrmacht, dont il est le commandant en chef[6]. » Le chapitre suivant, *Bluff ou réalité*[7] *?* traite de la propagande autour de cette « nouvelle armée allemande[8] » qui réussit si bien que « Hitler lui-même finit par être victime de ces manœuvres d'intoxication[9] » et déclenche la guerre trop tôt. Sans oublier l'importance de l'instruction nationale-socialiste[10], l'auteur en vient au

---

(1) Philippe Masson, [1994, 1997], Paris, Perrin, 2010, p. 7.

(2) Cf. *ibid.*, p. 279.

(3) Cf. *ibid.*, p. 9-37.

(4) *Ibid.*, p. 13.

(5) *Ibid.*, p. 39-63.

(6) *Ibid.*, p. 48.

(7) *Ibid.*, p. 65-89.

(8) Cf. *ibid.*, p. 66.

(9) *Ibid.*, p. 67.

(10) Cf. *ibid.*, p. 87.

Blitzkrieg contre la Pologne[11], succès fulgurant. Hitler envahit ensuite la Belgique et les Pays-Bas, avançant que « la neutralité de la Belgique n'a aucune importance. Personne ne nous reprochera de l'avoir violée dès que nous aurons remporté la victoire[12]. » Il s'agit de soumettre la France, objet du prochain chapitre *Victoire à l'Ouest*[13] avant d'en venir dans *La recherche d'une stratégie*[14] au conflit avec l'Angleterre dont la « solution finale du problème anglais[15] » est le moteur. Masson explique : « le but de Hitler est d'isoler Churchill, de le détacher de la population britannique[16] », visant l'institution de la guerre totale au sein de l'Angleterre. Notons que la guerre totale est un élément constitutif de la doctrine nationale-socialiste instituant la guerre civile pour la mise en place de la doctrine raciale à l'intérieur d'un État qui devient ainsi *Reich*, organisant organiquement le peuple et son *Führer*. Masson mentionne que, en 1941, cette stratégie a été appliquée dans les Balkans pour créer « trois États, fondés sur des critères ethniques et religieux [...] le Monténégro [...], la Croatie [...] et la Serbie[17]. » La nature du conflit est la question raciale[18]. Hitler envisage l'instauration d'une société sociale par la destruction de la clique des capitalistes composée de Juifs et de gens souillés de sang[19]. Masson conclut ce chapitre en rabattant ce conflit sur les buts classiques de guerre. Passons rapidement à l'attaque de l'URSS, appelée *Barbarossa*[20] ; et *Aux portes de l'Asie*[21], racontant aussi la saga de Rommel. Le neuvième chapitre, *Le vent de la Bérézina*[22] insiste sur l'acharnement de l'armée allemande dont le héros est l'antisémite farouche Erich von Manstein (1887-1973). Masson ne précise pas que Manstein est devenu ensuite conseiller d'Adenauer[23] et en vient alors aux *Victoires défensives* [24] après la défaite de Stalingrad (début 1943) et enchaîne avec les *Nouveaux fronts*[25].

En juillet 1943, Mussolini est capturé et mené en exil. Les Allemands le reconduisent et Hitler lui ordonne d'établir un État social fasciste. Ce chapitre contient des informations

(11) Cf. *ibid.*, p. 91-126.
(12) *Ibid.*, p. 100.
(13) Cf. *ibid.*, p. 127-149.
(14) Cf. *ibid.*, p. 151-184.
(15) Cf. *ibid.*, p. 33.
(16) *Ibid.*, p. 155.
(17) *Ibid.*, p. 182.
(18) Cf. *ibid.*, p. 153, 155, 182.
(19) Cf. *ibid.*, p. 153-155.
(20) Cf. *ibid.*, p. 184-222.
(21) Cf. *ibid.*, p. 222-257.
(22) Cf. *ibid.*, p. 259-277.
(23) Cf. Ernst Klee, *Das Personenlexikon zum Dritten Reich*, Francfort /Maine, Fischer, 2003, p. 390 .
(24) Cf. *ibid.*, p. 279-311.
(25) Cf. *ibid.*, p. 313-348.

sur les mouvements partisans[26]. Le 12e chapitre, *La nouvelle Wehrmacht*[27], aborde la *Waffen-SS*. La description de « la mission fondamentale de l'institution : renseignements, maintien de l'ordre, surveillance des camps, élimination raciale[28] » invite à réfléchir sur les limites de la neutralité de l'historien. Le jeune SS reçoit une formation idéologique, militaire et physique et « prête un serment spécial différent de celui de l'armée : «À vous, Adolf Hitler, Führer et chancelier du Reich, je jure fidélité et bravoure. À vous et à ceux que vous chargez de me commander, je promets d'obéir jusqu'à la mort et que Dieu me vienne en aide[29].» » Finalement, « le comportement de la plupart des unités de la Waffen SS a répondu à l'attente de Hitler et de Himmler[30]. » Masson termine en parlant de la Marine et passe au 13e chapitre, *La stratégie ensorcelée*[31] traitant du service secret. La rupture du code Enigma allemand fin mai 1940[32] est décisive pour la victoire des Alliés.

Ce chapitre introduit aussi le groupe des résistants parmi les patriotes ayant auparavant salué la *Machtergreifung* d'Hitler qui, croyant à un ensorcellement et devenu victime de ses hantises, n'est plus capable d'affronter la vie sociale. Masson reprend ces questions dans *Hitler chef de guerre*[33]. Le 14e chapitre, *L'impossible guerre de Sept ans*[34] avance que l'année 1944 est *annus horribilis*[35] pour l'Allemagne. La confusion règne partout. Tiraillé entre sa fidélité envers le chef d'État et la personnalité d'Hitler dont il voit qu'il ne faut plus le laisser au pouvoir, Rommel est attiré par la résistance, reflétant en sa personne la *Crise militaire et politique*[36] générale qui fait l'objet du chapitre prochain. Suite à l'attentat du 20 juillet 1944, « le sort le plus tragique concernera Rommel[37] », qui sera poussé au suicide. Masson souligne que les « troupes, imprégnées d'esprit national-socialiste » se battent « avec une extraordinaire énergie[38] », bien que la défaite se désigne clairement dès août 1944. Par conséquent, le 16e chapitre s'intitule *Chute et redressement*[39]. Il revient au front de l'Est où « les Allemands [...] découvrent que [...] la population a été massacrée avec des raffinements de cruauté[40]. » Ces faits méritent une telle évaluation. Mais au lieu de mettre en perspective ce comportement chez les troupes allemandes et

(26) Cf. *ibid.*, p. 325-343.
(27) Cf. *ibid.*, p. 349-391.
(28) *Ibid.*, p. 357.
(29) *Ibid.*
(30) *Ibid.*, p. 361.
(31) Cf. *ibid.*, p. 393-431.
(32) Cf. *ibid.*, p. 410.
(33) Philippe Masson, Paris, Perrin 2005, cf. ici p. 192-229.
(34) Philippe Masson, [1994, 1997], Paris, Perrin, 2010, cf. p. 433-463.
(35) *Ibid.*, p. 434.
(36) Cf. *ibid.*, p. 465-486.
(37) Cf. *ibid.*, p. 477.
(38) *Ibid.*, p. 498.
(39) Cf. *ibid.*, p. 487-523.
(40) *Ibid.*, p. 503.

soviétiques, l'auteur précise qu'« en définitive [...] le soldat allemand a retrouvé ses qualités traditionnelles[41]. » Relevons encore que Goebbels est nommé, le 12 juillet, commissaire à la guerre totale ; expression qui, ainsi que le langage appliqué aux malades et aux blessés traduisant la tendance de techniser le discours, illustre les observations de Klemperer entre 1933 et 1945[42]. Masson remarque encore que « la stratégie hitlérienne [...] va à l'encontre des règles établies de l'art militaire[43] » avant d'en venir aux *Derniers accents*[44] *à* cette difficulté des Allemands d'admettre leur défaite.

Le dernier chapitre, *Moral et politique*[45] engage une discussion explicite du sens de cette guerre. Masson écrit : « l'armée allemande a mené deux guerres successives totalement différentes l'une de l'autre[46]. » Piège à double tranchant. Premièrement, comme le montre Hilberg[47] (Masson y fait allusion[48] et l'indique lorsqu'il aborde les pays balkaniques), l'armée allemande a mené un double combat : le deuxième front concerne le but du national-socialisme de conquérir l'Europe par sa vision du monde. Deuxièmement, il est hostile à l'égard de l'armée soviétique tandis qu'il décrit l'armée allemande en termes psychosociologiques évoquant « l'existence de «groupes primaires» apolitiques, composés d'hommes unis par des liens de camaraderie et par des épreuves vécues ensemble[49]...» Il y aurait encore beaucoup de choses à dire de ce livre passionnant, mais concluons avec ces paroles saisissantes :

> **L'essentiel, c'est de sauvegarder à tout prix le plus grand don qui nous ait été fait par le national-socialisme : notre unité. En dépit de l'effondrement militaire total de ce jour, notre peuple n'est pas semblable au peuple de 1918. Il ne s'est pas trouvé divisé. Soit que nous établissions une autre forme de national-socialisme, soit que nous nous conformions au genre de vie que nous imposera l'ennemi, nous devons veiller avant tout à ce que l'unité qui nous a été donnée par le national-socialisme soit maintenue quoi qu'il advienne[50].**

(41) *Ibid.,* p. 504 *sq*.

(42) Cf., Victor Klemperer, *Ich will Zeugnis ablegen bis zum letzten. Tagebücher 1933-1945,* Berlin, Aufbau, 1996, 2 tomes.

(43) Philippe Masson, [1994, 1997], Paris, Perrin, 2010, p. 523.

(44) Cf. p. 525-559.

(45) Cf., p. 561-594.

(46) *Ibid.,* p. 562.

(47) Raul Hilberg, (1985), édition définitive complétée et mise à jour, Paris, Gallimard, 2005, 2 tomes.

(48) p. 577.

(49) *Ibid.,* p. 565.

(50) *Ibid.*

Exercices sur le tracé des ombres. Walter Benjamin

Anne Roche, Les Éditions chemin de ronde, 2010, 315 p.

Par **Carola Hähnel-Mesnard,** Université Charle de Gaulle – Lille 3

Avec ses *Exercices sur le tracé des ombres*, Anne Roche nous propose – comme le promet le beau titre de son livre au sens propre et comme au sens figuré – de (re) découvrir les contours de la pensée et de l'œuvre de Walter Benjamin, l'un des plus importants intellectuels de la première moitié du XXe siècle, dont l'influence sur la pensée contemporaine semble ne pas se tarir.

Dans la vaste littérature critique qui existe sur Benjamin, l'ouvrage d'Anne Roche se distingue tout d'abord par le souci de faire ressortir les différents éléments qui structurent la pensée du philosophe, de montrer la richesse de cette pensée et la cohérence qui la fonde. Il en est ainsi des notions de « fragment » et de « citation ». Au lieu de considérer la forme fragmentaire de l'œuvre, l'importance donnée au fragment, comme quelque chose d'aléatoire liée aux conditions de vie instables de Benjamin ou comme simple conséquence des décisions parfois arbitraires des premiers éditeurs, A. Roche souligne, l'œuvre benjaminienne à l'appui, la valeur fondamentale de la notion de « fragment » pour l'élaboration d'une pensée qui se situe avant tout en opposition avec la vision cohérente, continue et progressiste des événements telle que la défend l'historicisme. Ainsi, le fragment est, selon A. Roche, « la seule forme adéquate pour une pensée du discontinu » (p. 19). Il en est de même de la « citation » dont l'usage atteint son paroxysme dans le *Livre des passages*, dernière œuvre de Benjamin restée inachevée. Ici encore, les citations à l'état brut ne sont pas forcément la conséquence d'un livre resté inachevé et que l'auteur aurait retravaillé. La citation a une fonction intrinsèque dans l'œuvre benjaminienne qui est à la fois politique – quand l'historien cite l'histoire, il l'extrait, il l'arrache de son contexte pour en révéler son potentiel actuel – et liée à une « théorie du sujet » (p. 26) qui s'appuie sur l'affirmation de l'impersonnel, où le moi ne se construit qu'à travers les objets, les lieux, la parole des autres.

Après avoir d'emblée mis en évidence ces deux notions-clé de l'approche benjaminienne de l'histoire et de son temps – l'analyse du quotidien joue chez lui également un rôle important – l'ouvrage s'attache à suivre un certain nombre d'autres concepts ou de thèmes qui traversent son œuvre, tout en expliquant, dans un souci de compréhension de cette pensée, leur émergence et leur interdépendance. Grâce à la lecture d'A. Roche, on s'aperçoit que ces concepts ou thèmes ne sont pas seulement des objets d'analyse, mais également des principes moteurs de sa pensée et de son écriture. C'est le cas de l'allégorie, figure centrale occupant la pensée de Benjamin depuis l'*Origine du drame baroque allemand*, qui ne lui sert pas seulement comme mode

d'explication du monde, mais également comme « idée d'une écriture spécifique » basée sur l'articulation d'objets (p. 44). Ou encore la mode, à la fois analysée comme symptôme de la société bourgeoise et capitaliste, mais également comme « un concept opératoire dans son dispositif philosophique sur l'histoire » (p. 50).

D'autres chapitres sont consacrés aux influences littéraires et intellectuelles, parmi lesquelles le surréalisme français et Proust. De très belles pages retracent l'influence du *Paysan de Paris* de Louis Aragon sur l'œuvre benjaminienne, dont la lecture entrait en résonance avec les souvenirs d'enfance de Benjamin. L'importance attachée par les surréalistes au hasard, aux objets quotidiens dans leurs aspects les plus insolites, aux rêves trouve un écho chez Benjamin jusque dans le *Livre des Passages*. Mais alors que les flâneries surréalistes dans un monde en voie de disparition ne provoquent pas de réflexions sur la société ou l'histoire, celles-ci sont fortement présentes chez Benjamin. Si le rêve est un moteur de la connaissance de soi et de l'écriture chez les surréalistes, il est également un moyen de connaissance du monde chez Benjamin, mais à condition de faire place au réveil et à l'analyse des « éléments irrationnels du siècle précédent » (p. 178). Proust, de son côté, est une autre expérience de lecture de Walter Benjamin. Il a influencé l'écriture d'*Enfance berlinoise*, mais il a surtout contribué à forger le concept de mémoire qui devient de plus en plus important chez Benjamin, une mémoire « porteuse d'histoire » (p. 196), une extrapolation de la mémoire involontaire proustienne vers le social et le collectif, et qui tient compte, pour le formuler avec Halbwachs, des « cadres sociaux ».

Ce ne sont que quelques-uns des aspects mis en avant par l'ouvrage, d'autres chapitres sont consacrés à la lecture benjaminienne des grandes villes (avec quelques pages très intéressantes sur Moscou et son rapport au communisme/stalinisme), à Benjamin en tant que lecteur et critique, à la crise du récit comme conséquence d'une crise de la civilisation et au positionnement de Benjamin face au récit et à la narration (il l'évite, en choisissant justement les formes fragmentaires et la citation), enfin à sa philosophie de l'histoire. La relecture de l'œuvre de Walter Benjamin par Anne Roche réserve au lecteur un véritable plaisir, elle permet de redécouvrir cette pensée à l'aune de notre présent et de se réapproprier cette démarche critique à la fois « à rebours » de son temps et profondément ancrée en lui. Inscrire le philosophe dans son temps et dans son milieu, comprendre les conditions et les possibilités d'émergence d'une pensée profondément liée à son époque, comprendre l'homme, l'être humain, cela aussi est un apport de cet ouvrage qui éclaircit la pensée benjaminienne sans tomber dans un mimétisme critique (contre lequel l'auteure met d'ailleurs en garde dès l'avant-propos).